

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 40

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181972>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

le plus contribué à ouvrir ; 6,000 périrent dans cette campagne, la moitié aux combats de Polotsk et de la Bérésina. Toujours exposés par les généraux français aux postes où la mort portait ses coups les plus assurés, peu revinrent, aucun ne sauva sa vie par la lâcheté.

Voici un exemple assez piquant de la diversité d'éducation des jeunes filles européennes et des jeunes filles d'Amérique. C'est le baron Schop qui la constate dans sa chronique du *National* :

Dans une récente réunion, dit notre spirituel confrère, j'ai vu une jeune fille de quinze ans, une Américaine, arrivée ces jours derniers à Paris.

Cette jeune fille de quinze ans était venue seule, avec son frère, plus jeune qu'elle de deux ans, de San Francisco.

Elle ne pouvait comprendre l'étonnement qu'elle causait aux femmes qui l'interrogeaient :

— Comment, vous avez fait deux mille lieues toute seule, avec votre petit frère ? — Oui, madame.

— Et vous n'avez pas eu peur dans votre long voyage ? — Peur de quoi ? Elle avait un petit air sûr d'elle-même qui montrait qu'elle était déjà une maîtresse petite femme.

Quelle est la jeune Parisienne de quinze ans qui oserait aller seule de Paris à Saint-Cloud ?

Les Anglaises ont le même tempérament et la même éducation que les Américaines ; il n'est pas rare de voir de jeunes Anglaises qui ont été seules aux Indes et en sont revenues comme elles étaient parties. Je me rappelle encore cette jeune fille anglaise à qui l'on demandait ce qu'elle avait été faire aux Indes et qui répondit simplement : « J'y allai chercher un mari, que je n'ai pas trouvé. »

Ces jeunes filles-là sont mieux armées que les nôtres contre la séduction. Toutes jeunes, on leur apprend à se défendre et à se diriger dans la vie. Les mœurs britanniques permettent aux jeunes filles d'avoir recours à toutes les séductions de la grâce et même à toutes les petites roueries de la finesse pour conquérir un mari ; mais ces jeunes filles savent aussi que le seul moyen d'arriver au but est de ne pas franchir la limite des choses permises : les regards à la dérobée, les sourires épanouis sur des lèvres roses, les serremments de mains un peu expressifs, toute l'innocente artillerie de cette escarmouche amoureuse qui règne d'un bout à l'autre de la Grande-Bretagne et qu'on appelle la *flirtation*.

Une fois mariées, adieu les airs penchés, les promenades à l'aventure, les soupirs, les coups d'œil et le reste. *Jam venit vesper*. Toutes les flèches rentrent dans le carquois pour n'en plus sortir : la jeune évaporée d'hier est aujourd'hui une grave mère de famille. La période romanesque est passée.

En France, c'est le contraire. La période romanesque ne commence le plus souvent qu'après le mariage qui, dit-on, est le tombeau de l'amour.

Porqué Pierro a fè son tsemin.

Noûtron vesin Pierro étai on crâno martsau din son tims et n'avai pa pouerré de l'ovradzo. L'étai fort coumin on or, et on lai desai *lo bras d'aci*.

Tot lo dzo on l'ohiessai rolhi su se n'inclliena, limâ et ferrailli, tot-on lo delon quello deçando. N'allavé pas quartettâ ti lé dzo à dizâoré, à quatre âoré et la veilha coumin lé martsau d'ora ; sé tenvé onna gottetta dé penatset din on bossaton, et et quand l'in avai fauta, l'allavé sé passâ la sai, sin paidre son tims.

Assebin, d'on pourro vallottet que l'étai quand l'est vegnai tsi nos avoué sé z'aillions din son mot-chai dé catsetta, oreindrai, l'est quasu lo pllie retso dào veladzo.

Ma sé fâ on bokenet vilho, et ne travaillé pas mé dé se se n'état.

On dzo, lai iè demanda dincé :

« Dité-vai l'oncllio Pierro, din on indrai dé vegne » coumin lo noûtro, io lai ia tant dé dzins que bai- » vons trâo âo cabaret et à la câva, coumin ai-vo fê po lâo résistâ ?

Vai-tou me n'amî, l'est z'u to solet, et ie vè té cin contâ.

L'étai d'apremî que iétaivo à mon pan. Lo dzera (*) Bosset, ion dai gros doûs dé l'indrai, vegnai tsertsi dai fochâos que m'avai fê à rasserî.

— Guièro té daivo-io ? mé dit lo dzerâ.

— Vingt batsé.

— Vingt batsé ! l'est trâo tchai, t'in vu bailli dise-houet : vâo-tou ?

— Na, ne lai ia pas pi on courtse à oûta.

— Paret que ne lai ia rin à fèrè avoué té ? Vin bairé on verro !

Et no vaitelè partis âo premi bottiet d'ingrebliâo. L'est bon.

Duè botollié sé baivon in dévesin dé soce et dé cin et duè z'âoré sé passont.

Io lo dzera pâhié l'écot, et mé dese :

— Ora, té daivo vingt batsé ?

— Vingt-et-cin assebin !

— Coumin, mé prind-tou po on fou, pi ora que te m'as de vingt batsé ?

— Vo preigno por on hommo d'écheint, que né vâo pas fèrè paidre lo tims â on pour-r'ovraî po rin ; et l'est po c n qué vo z'â demandâ cin batsé dé pllie po lé duè z'âoré que iè passâ à voutré z'ôôdré !

Et lo dzerâ la biò z'u sacramintâ, timpêtâ, faire on trafi dé la metsance, ne lai ia pas z'u dé nâni, la faliu que mé ballièhié mé vingt et cin batsé.

Adon, lo lindéman, tot lo veladzo cognessai la pararda dào dzerâ, et nion n'a jamais tsertsi dé mé traîré dé la fordze po mé menâ'âo cabaret.

L'est cin qu'à fê ma fortuna.

L. C.

Geneviève.

IV.

Deux jours avant le nouvel an, Geneviève était allée avec la domestique chercher de l'eau à la fontaine de la maison commune ; elle se contraignait volontairement à cette besogne grossière, parce qu'elle avait appris que les gens disaient dans le village qu'elle se générait de la faire. Elle venait

(*) *Dzera*, sorte de juge sous les Bernois.